

RÉFLEXION



Louise Bourgeois



Louise Bourgeois, « Maman », 1999

THÉÂTRE DU GRÜTLI

Louis, Louise, être soi ?

« Faut se regarder comme on est. Et quand on se regarde comme on est et que l'on s'aime bien, on s'accepte. Alors le silence est dissous et la personne peut commencer à entrer dans un dialogue. »

Premiers mots de la pièce donnée au Théâtre du Grütli, du 24 février au 8 mars, qui nous questionnent, au travers de l'œuvre de Louise Bourgeois, sur sa propre place et sur celle de la création féminine dans le monde de l'art. Voyage initiatique ? Par Claire Raffenne / Historienne de l'art

Louise Bourgeois (1911-2010), artiste connue plus particulièrement pour ses sculptures et ses œuvres monumentales, aura tenté, tout au long de sa longue vie, de résoudre ses angoisses en explorant les thèmes de la famille, du corps et des liens qui se nouent et se dénouent entre des êtres qui, prétendent, s'aiment et se côtoient.

Comment être soi et comment être reconnue femme dans le monde de l'art, deux questions qui ont animé et guidé fondamentalement l'artiste, posées aujourd'hui par deux femmes. Rachel Gordy est comédienne et vit à Genève, Trisha Leys est metteuse en scène et vit à

New York. Leur rencontre fortuite à Londres, instillée de leurs goûts respectifs pour la littérature et les arts plastiques, les a menées à fusionner la création et la figure énigmatique de Louise Bourgeois avec l'œuvre littéraire de Siri Hustvedt, *Un Monde flamboyant*. Thriller intellectuel dans les milieux de l'art, plongé dans les arcanes de la création et de l'âme humaine par la romancière au sommet de son écriture.

Plasticienne française émigrée à New York, Louise Bourgeois, féministe dans l'âme et dans l'acte, mais jamais reconnue par elle-même comme telle, n'aura cessé de douter de qui elle était et de son travail, de rechercher la perfection et de multiplier ses auto-exi-

gences jusqu'à d'épouvantables angoisses. Désirer la reconnaissance sans aller jusqu'au narcissisme. Le manque de cette reconnaissance, qu'elle ne recevra que très tard dans sa vie d'artiste, lui insuffle une rage intérieure qui la ronge et la dévore jusqu'à lui faire détruire ses œuvres pour mieux les réparer.

Le thème de la réparation devient l'un de ses crédos. Réparation du lien qui se noue, se dénoue et se retisse, symbolisé par l'araignée, image de sa mère qui protège et trame une certaine harmonie et sécurité au sein de la famille. Mère qu'elle a vu réparer des tapisseries d'Aubusson lorsqu'elle était elle-même l'enfant qui aidait dans l'atelier de ses parents. Le fil et l'aiguille

deviennent alors outils de la réparation.

Réparation jamais atteinte de la blessure profonde lorsqu'elle découvre que son père entretient une relation avec une maîtresse, au coeur même de la maison. La mort de ce père, au début des années 50, comme celle de son mari, libèreront chez Louise Bourgeois une création nouvelle et multiple, malgré une énorme solitude. En quête perpétuelle de perfectionnement de soi, des autres et de son art, elle travaille sans cesse, jour et nuit, pour trouver la réponse à ses profonds questionnements. Femmes-maisons, totems, cellules, dessins, gravures, livres textiles, expriment les peurs et les douleurs de son enfance, de son vécu. Sa vie alors se dissout dans l'art, au service de l'art. Tout pour elle est matière à exprimer, à dénoncer, explorer, des thèmes qui dérangent, comme celui des images de la naissance, de la psychanalyse, qu'elle suit assidûment pendant trente ans.

La pièce de Trisha Leys, dans laquelle Rachel Gordy joue le rôle de Louise Bourgeois, met en scène la personnalité contradictoire et manipulatrice de l'artiste. En tempête perpétuelle avec elle-même, dans son énergie de rage et de feu qui fascine profondément l'actrice, la femme sculptrice et peintre exprime son tourment créateur et lutte contre l'injuste, dans cette vie qu'elle parcourt au jour le jour. Trois personnages, Louise, Louis, le fils que son père aurait voulu à sa place, joué par Sven Devanthéry, le fils de Rachel Gordy, et Robert, l'ami de l'artiste (interprété par José Ponce) devenu son monographe. Biographie théâtrale construite sur un jeu de questions réponses. Scénographie sobre du salon de l'atelier de l'artiste, avec son plafond suspendu, sa verrière, un mur qui sépare l'espace et sa table de dessin. Surtitres en français et anglais simultanés, les deux langues de Louise B., sous-titrés sur écran. Image de la verticalité pour « réparer » sa peur-gouffre de tomber bas. « Ce ciel bleu où tout est possible », disait-elle de New York...



La Maison des Arts du Grütli, à Genève

LOUIS(E)

Tous les soirs à 20h, relâche les jeudis
Du 24 février au 8 mars 2020

Le Grütli – Centre de production et
de diffusion des Arts Vivants

16, rue du Général Dufour, 1204 Genève

www.grutli.ch

HUMEUR



Par Christophe FLUBACHER



Fabrice Luchini

Fabrice Luchini

Grosse fatigue

Il mastique ses mots, les triture dans le palais, les mâche encore une dernière fois avant de les faire sortir de la bouche comme des ronds de fumée et alors il les regarde s'envoler dans la sono-sphère, presque à regret, il voudrait les reprendre, il aimerait les redire, c'était si bien envoyé, alors il les redit mais autrement, plénipotentiaire de la paraphrase dont la machine à logorrhée, qui lui tient lieu de cervelle, débite la vacuité incommensurable, mais en verlan s'il vous plaît, avec tout de même une pointe de Baudelaire, faut pas croire, bordel !, lui, c'est Luchini, seulement le temps passe, les autres invités patientent poliment, Sylvie Vartan, Michel Jonasz, on les sent agacés, l'animatrice est comme ce pompier australien, impuissant devant le feu, mais lui, il n'écoute que lui, il ne voit que lui, il n'entend que lui, il s'aime, il s'écoute, il s'entend, il s'abreuve, il se rumine, il ne sait pas qu'il est le bouffon qu'on invite de télévisions en plateaux pour la farce et parce qu'avec lui ça partira nécessairement en

couilles, ça va se poiler, juste qu'il y a un moment où ça déborde, où le public n'est pas aussi con qu'espéré qui déverse son ras-le-bol sur les réseaux, « Luchini, saoulant, insupportable, pénible, lourd, gonflant ! », comme cette fois sur le plateau du Grand Échiquier, quand il s'en prend à Ingres et à la Grande Odalisque, ô comme il est drôle, Fabrice, qui pelote la poitrine de la belle Orientale, « elle a une re-pai, la meuf, c'était avant qu'on foute de vieux sacs en plastique dedans », je cite à peu près le bavard, « c'était le temps où les femmes avaient la teuch avec une vraie touffe et pas ces tickets de métro qu'on voit aujourd'hui ! », bien joué, Fabrice, on avance, la peinture avance, dans le poissex, le poisson, le polisson, le poussif, le jouissif dirais-tu, et tant pis pour l'Ingres, tant pis pour l'Odalisque, faire-valoir d'un verbeux qui vous balance le néologisme « extrasie » au lieu d'« ekphrasis », mais non, Fabrice, c'est pas « extrasie » qu'il faut dire, non, non, c'est plutôt, un dernier, un tout dernier mot, le seul, le vrai, Fabrice, « aphasie », ô oui, aphasie, aphasie, aphasie...